

La Vie de Personne

GIOVANNI PAPINI

La Vie de Personne

Traduit de l'italien par
HÉLÈNE FRAPPAT



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2009

TITRE ORIGINAL

La Vita di Nessuno

Cher Vannicola,

JE n'ai aucunement l'intention de te dédier ce petit livre qui n'est en rien "exceptionnel". Je n'ai jamais dédié mes livres à personne et je ne veux dédier à personne les livres prochains et futurs qui sortiront de ma tête. Tu sais parfaitement que la bonne éducation n'est pas mon fort et que la politesse n'est pas précisément mon cheval de bataille. Tu le sais magnifiquement. Si tu l'ignorais tout le monde te le dirait. Moi je hais le chef-d'œuvre de Giovanni della Casa autant – si ce n'est plus – que *Mes prisons* de ce Silvio qui trempa nos yeux de petits garçons à l'école primaire.

Je ne veux rien donner à personne. Je ne veux consacrer ni donner quoique ce soit à quelque homme que ce soit. Je suis l'animal non religieux par excellence ; je suis l'athée

La Vita di Nessuno a été publié par la Casa Editrice Dott.

L. Balconi & C. à Florence en 1912.

© Editions Allia, Paris, 2009 pour la traduction française.

de cent théologies – de la théologie mondaine, socialiste, humanitaire, aristocratique ; de la théologie des hommes sérieux, honnêtes, laborieux, patriotes, civiques et disciplinés et de tout catéchisme.

Avec de tels traits de caractère tu comprends bien que je ne suis pas homme à faire des dédicaces à personne.

Et je ne veux pas en faire. Et je ne ferai pas plus celle-là.

Mais il y a un mais. Il y a que tu m'as dédié un opuscule semblable à celui-là – semblable, dis-je, dans le papier, les caractères, les dimensions, la couverture – et que je devrais t'en dédier un en retour. Non, cher Vannicola. Excuse-moi et pardonne-moi avec ton cœur généreux de bénédictin alcoolique, mais cela n'est pas possible : c'est trop au-delà de mes forces, qui pourtant sont grandes. Je ne peux enfreindre pour personne – pas même pour toi – une promesse faite solennellement à

moi-même. Si seulement je l'avais faite aux autres...

Tu sais quelle grande affection te voue le cynique soussigné, et pas depuis aujourd'hui, mais depuis de nombreuses années, depuis le jour où, encore auréolé des gloires milanaises de Pierrot, tu vins à Florence comme un pèlerin amoureux du Cavalcanti et tu dissimulas près du Poggio Imperiale le double mystère de ton amour et de ton âme. Je me rappelle toujours avec une égale voracité la lecture du *De profundis* et le vieux vin à ta table ; ton violon passionné et le thé parfumé servi avec les friandises de Giacosa. Toi qui es un homme d'esprit et de foi, et prêt par conséquent à trouver Dieu dans la cathédrale et au bistrot, dans Beethoven et dans la bière, tu ne t'irriteras certainement pas de ces accouplements. D'autant plus qu'au sommet de mes souvenirs, précisément au cœur le plus lumineux de ma mémoire, toi seul m'apparais, toi seul avec ton violon roman-

tique appuyé contre ton cou. Je n'ai jamais vu de toute ma vie une transfiguration aussi complète et soudaine d'un homme. Je n'ai jamais vu un visage aussi éclairé, aussi absorbé, aussi divinement amoureux et douloureux que le tien, tandis que l'archet tenu dans ta main de seigneur arrachait aux cordes et au bois ces gémissements sentimentaux d'inutile nostalgie et d'inassouvi désir qui me bouleversent encore aujourd'hui, à leur seul souvenir.

Cher Vannicola, je ne suis ni une femme ni un pédéraste et tu peux accepter sans rougir mes paroles : dans ces moments-là tu étais d'une grande beauté. Tout rouge et en feu sous le rougeoiement de la flamme électrique ; tout abandonné et ravi dans ces sanglots qui semblaient sortir d'un morceau de chair et non d'une caisse de bois ; avec les yeux entrouverts et les mains inquiètes, seul, divinement seul au milieu de nous tous, au milieu du silence de nous

tous, tu étais, je te l'assure, extrêmement beau. Ne serait-ce que pour ces heures hivernales de la Via Montebello je devrais tresser à ta chevelure prématurément blanche une couronne de gratitude.

Et cependant... Et cependant je préfère te paraître ingrat et manquer de reconnaissance et je ne te dédie pas ce livre. Et je te prie, même, de ne pas tenir cette lettre pour une dédicace travestie.

Moi je veux que dans mes livres il n'y ait d'autre prénom et nom que celui de

GIOVANNI PAPINI

I

QUI peut dire mieux que moi à quel point ma vie ne mérite pas qu'on en fasse l'histoire ? Le Duc de Saint Simon a déjà écrit, au dix-septième siècle, les paroles adéquates : “force vent et parfait vide”. Si moi je vous disais que je ne suis jamais né vous ne le croiriez pas, et je veux m'épargner cet affront ainsi que tous les autres que je pourrais aisément rencontrer. Mon but est autre et je ne le dirai qu'à la fin, à la dernière page, dans l'avant-dernière ligne de la dernière page, pour vous contraindre à lire tout ce qu'il me plaira de dire et inventer et remémorer entre ces premières lignes et les dernières.

La biographie d'un être qui n'a pas d'être ; d'un être qui a été conçu par un cerveau en un moment de relâche morale et qui par la suite n'a trouvé ni sages-femmes ni langes ni nourrices ni berceaux

et même – si je dois être vraiment véridique – n'a pas non plus été accouché selon toutes les règles de la gynécologie, est terriblement difficile. Raconter la vie d'un homme né d'une mère et d'un père, qui se tient sur le sol de la patrie sur deux chaussures à trois francs six sous et dissimule sa chair bien en vie sous une soutane ou une paire de pantalons et s'élève vers le ciel jusqu'à la pointe de ses cheveux les plus développés est, certes, une entreprise ardue et grave au point qu'elle requiert une race spéciale d'hommes – les artistes – pour être menée à bien, mais il s'agit, malgré tout, d'une entreprise possible. Celle qui se présente ici pour la première fois avec toute la clarté requise est presque le contraire de l'autre : elle est, si le jeu de mots est pardonnable dans de telles occasions, tellement facile qu'elle semble impossible. Tellement facile parce qu'il n'y a rien à dire de qui n'existe pas et ne rien dire – le

Silence, ah ! – semble à la majorité humaine et parlementaire d’une facilité infinie.

Mais qui ne voit à ce point se découper l’ombre d’une parenthèse en forme de lune prête à accueillir durant quelques pages une digression très savante sur la difficulté du silence ? Qui pourrait m’opposer un argument victorieux si je disais, à l’aide de tous les renforts que ma perspicacité cultivée peut me prêter, que le fait de se taire, de vraiment se taire, exige une étude et un effort supérieurs au fait de parler ? Nous parlons toujours : avec la bouche ou sans elle. Nous parlons avec nous-mêmes, avec nos pensées, avec les animaux qui nous suivent, avec les choses qui nous entourent ; nous parlons avec des gestes, avec des signes, avec la pensée. Le parler au moyen de paroles avec les autres hommes n’est qu’un cas particulier – même s’il est fréquent – de notre bavardage infini. La parole interne y est plus familière que la parole externe et quand notre langue

est immobile et que notre bouche est fermée, sous le masque taciturne se déchaînent les oraisons et les discours de la plus insidieuse des éloquences, celle qui nous persuade le plus, parce qu’elle a seulement nous-mêmes pour auditeurs.

Je pourrais par conséquent vous contraindre à reconnaître que le silence est beaucoup plus rare que l’or qui le symbolise ; beaucoup plus rare que le diamant qui scintille d’orgueil sur le doigt de n’importe quelle dame ; beaucoup plus rare que le bonheur dans le cœur de celui qui le cherche. Mais je ne veux pas abuser de mes forces et je renonce à la digression. Je l’offre en holocauste à toutes les institutions de rhétorique que j’ai négligé de lire au cours de ma jeunesse dépravée et qui promettent, je suppose, de sévères châtiments à tous les empoigneurs de plume qui ne maintiennent pas la mesure et l’harmonie dans les œuvres destinées à l’indifférente postérité.